

La tyrannie pédagogique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **65 (1936)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la profession. Le contrat bilatéral impose des obligations réciproques, l'examen final confère à l'élève un certificat d'aptitudes ménagères. Elle peut dès lors se placer dans de bonnes conditions parce qu'elle est capable de remplir un emploi. L'adolescente de la ville se forme de préférence dans une famille de citadins ; la jeune villageoise chez des paysans. Ainsi, le milieu social reste, à peu de choses près, le même. Quand l'apprentissage est terminé, la jeune fille est moralement plus forte, mieux avertie et munie déjà d'une petite expérience de la vie.

La maîtresse de maison qui consent à former l'aide ménagère accomplit une œuvre sociale de première valeur. Elle a orienté une vie dans l'amour du travail et dans la pratique du devoir.

Simple suggestion : Est-ce que cette œuvre de la formation ménagère des jeunes filles pauvres par des maîtresses de maison ne pourrait pas devenir, à la ville et à la campagne, une activité de la Ligue des Femmes catholiques ?

M. V.

LA TYRANNIE PÉDAGOGIQUE

Les remarques que j'ai cru devoir émettre sur le stakhanovisme pédagogique se rapportaient à un papier accompagnant un nouveau livre de Madame Montessori intitulé : *L'Enfant*. Voilà cinquante années ou presque que cette illustre doctoresse se penche sur l'enfant pour le mieux connaître ; son système fleurit dans le monde entier ; elle-même a parcouru l'Europe et l'Amérique pour le répandre. Le livre qu'elle vient de publier nous est présenté comme la synthèse de toute une vie de recherches et d'expérimentation.

J'avoue l'avoir trouvé bien décevant. Nul jusqu'ici n'a connu *l'enfant*. M^{me} Montessori est enfin venue, qui a su pénétrer dans son âme et nous en apporte la révélation. Une révélation bien obscure, au moins pour moi. M^{me} Montessori s'apparente aux prophètes. Elle parle une langue véhémement où les adjurations sont mêlées d'images fulgurantes et de termes scientifiques saisissants ; mais j'avoue ne l'entendre qu'à moitié, peut-être justement parce que cette éloquence dépasse ma tête de quelques coudées.

Quelques éclairs surgissent qui pénètrent profondément dans l'âme enfantine. Car enfin nous ne barguignons pas à reconnaître le génie de Madame Montessori, encore que nous pensons qu'elle n'est pas l'unique pédagogue de la petite enfance et que son matériel n'est pas le seul qui corresponde aux facultés de cet âge. Le renom de cette femme d'élite est pleinement mérité. Elle ne se gêne pas au surplus de faire profession de catholicisme dans des milieux où il est de mauvais ton d'affirmer une foi quelconque et de prononcer le nom de Dieu. Nous pouvons être fiers d'elle et devrions la connaître mieux.

L'ouvrage qu'elle vient de faire paraître contient quelques chapitres d'une émouvante beauté d'expression et d'une profondeur de pénétration qui n'appartient qu'à l'intuition du génie. Je voudrais vous le faire sentir en vous en présentant un seul, de quelques pages, le résumant le plus fidèlement possible, citant les passages les plus caractéristiques. Il est intitulé : la préparation spirituelle du maître.

Si le maître se contentait d'instruire, il lui suffirait d'apprendre ce qu'il doit enseigner et la manière de l'enseigner. Mais le maître doit éduquer, ce qui veut dire former l'âme de l'enfant, ou plus exactement aider l'enfant à se former son âme, car ce travail est tout intérieur. Et c'est à l'intérieur que le maître aussi doit se préparer ; « il doit commencer par rechercher ses propres défauts, ses propres tendances au mal », par supprimer chez lui ce qui ferait obstacle au traitement de l'enfant. « Enlève d'abord la poutre que tu as dans l'œil et tu sauras ensuite enlever la paille qui est dans l'œil de l'enfant ». Il ne suffit pas de chercher ses manquements dans un examen de conscience personnel ; une aide extérieure est nécessaire ; « il faut que quelqu'un », observateur impartial et prudent, « nous indique ce que nous devons voir en nous ». Quoique la perfection pédagogique ne soit pas la même que la perfection religieuse — une personne peut élever très haut sa vie intérieure en restant inconsciente des défauts qui l'empêchent de comprendre l'enfant — il est nécessaire que, dans la poursuite de l'une comme de l'autre, « nous nous laissions guider ». « Il nous faut nous éduquer, si nous voulons éduquer », c'est-à-dire « acquérir l'état d'âme qui convient à notre tâche ».

Or, « le péché mortel qui nous empêche de comprendre l'enfant, c'est la colère. Et comme un péché ne se manifeste jamais seul, mais en entraîne d'autres, à la colère s'associe un nouveau péché, d'apparence noble, mais qui n'en est que plus diabolique, l'orgueil ».

Nous pouvons combattre nos tendances au péché parce que les circonstances extérieures nous y obligent ; c'est ainsi que la nécessité de gagner notre vie vainc notre paresse. Ces circonstances sont salutaires, assurément ; « nous ne cédonc toutefois pas aux résistances sociales avec la même pureté que nous obéissons à Dieu » ; les nécessités de la vie ne restreignent que les manifestations extérieures et superficielles des défauts ; elles n'en extirpent pas la racine ; elles nous portent à simuler la vertu plus qu'à la pratiquer. C'est devant Dieu que nous devons nous examiner ; c'est sous son regard que nous devons « nous purger de cet état d'erreur qui fausse notre position à l'égard de l'enfant ».

« Dans sa forme la plus simple, la colère est une réaction à la résistance ouverte de l'enfant. Mais devant les obscures expressions de l'âme enfantine, la colère et l'orgueil s'interpénètrent pour former un état complexe, assumant cette forme précise, tranquille et respectable, qui s'appelle la tyrannie ».

« La tyrannie est au-dessus de toute discussion ; elle place l'individu dans la forteresse inexpugnable de l'autorité reconnue. L'adulte domine l'enfant en vertu du droit naturel, du fait d'être adulte »... L'enfant n'a qu'à se taire, qu'à obéir. Et comme il est de nature plastique, il obéit. Mais sa personnalité opprimée réagit souvent, quoique non par riposte directe et intentionnelle, quand il est encore petit. Quelque peu grandi, il s'essaie à résister ; « mais alors l'adulte saura le vaincre dans un règlement de comptes... en le convainquant que cette tyrannie est exercée pour son bien ». L'adulte juge l'enfant ; celui-ci commet une faute grave en offensant l'adulte ; mais l'adulte peut impunément offenser l'enfant dans sa sensibilité ; il commet un acte de vertu dans la suppression à sa convenance de tout ce que désire celui-ci, dont les protestations seront considérées comme de l'insubordination dangereuse qu'on ne saurait tolérer.

« Voilà un modèle de gouvernement primitif dans lequel le sujet paye son tribut sans souffler mot. Il y eut des peuples qui croyaient que tout ce dont ils jouissaient était un don du souverain ; ainsi va le peuple des enfants qui croit tout devoir aux adultes. N'est-ce pas plutôt l'adulte qui le croit ? Il s'est désormais forgé le masque du créateur. Il croit, dans son orgueil, créer tout ce

qui existe chez l'enfant. C'est lui qui le rend intelligent, bon et pieux ; qui lui confère les moyens d'entrer en relation avec son ambiance, avec les hommes, avec Dieu. Dure tâche ! Pour rendre le tableau complet, il nie qu'il exerce la tyrannie. Y eut-il jamais tyran qui confessât sacrifier ses sujets ?

« La préparation que notre méthode exige du maître est l'examen de lui-même, le renoncement à la tyrannie. Il doit chasser de son cœur la vieille croûte de colère et d'orgueil, s'humilier, se revêtir de charité ; voilà les dispositions d'âme qu'il doit acquérir ; voilà le socle de la balance, le point d'appui indispensable à son équilibre. C'est en cela que réside la préparation intérieure, le point de départ et le point d'arrivée.

« Cela ne veut pas dire qu'il doive approuver tous les actes de l'enfant, ni s'abstenir de juger celui-ci, ou qu'il ne doive rien faire pour développer son intelligence et ses sentiments ; bien au contraire, il ne doit pas oublier que son devoir est d' « éduquer », d'être positivement le maître de l'enfant.

« Il faut qu'il y ait un acte d'humilité : la suppression d'un préjugé qui a fait son nid dans nos cœurs. Il le faut. Ce qu'il faut supprimer, ce n'est pas l'aide apportée par l'éducation, c'est notre état intérieur, notre attitude d'adulte, qui nous empêche de comprendre l'enfant ». Et nous lisons ailleurs cette phrase qui clorait admirablement ce chapitre : « Ce n'est pas quand il a cédé à l'enfant que l'adulte l'a gâté, c'est quand il l'a empêché de vivre et qu'il l'a fait dévier ».

On voit la manière, qui peut tromper un lecteur superficiel. Nous pourrions reprocher à M^{me} Montessori ses partis pris en faveur des petits. Mais ce défaut est l'envers d'une précieuse qualité que nous aurions souci de diminuer ; elle ne saurait les comprendre avec une telle acuité, ni trouver des moyens si délicieusement appropriés à la formation de leur âge, si elle n'usait avec quelque excès de cette « intelligence de l'amour » qu'elle exige de tous ceux qui ont à s'occuper d'éducation.

E. D.

La valeur des notes scolaires

Il est d'usage dans nos écoles d'évaluer au moyen d'un chiffre les connaissances des élèves, dont témoignent leurs travaux écrits ou leurs réponses orales. A la fin de chaque trimestre, ou plus souvent, et à la fin de l'année, un chiffre résume leur situation dans chaque branche du programme. Un chiffre exprime même la moyenne de leurs succès pour l'ensemble de toutes les branches. De même pour les examens.

Ce système est en usage à tous les degrés de l'enseignement. Seules les échelles varient, allant de 1 à 5, ou de 6 à 1, ou de 8 à 1, ou comportant seulement 3 ou 4 catégories de valeur ; en tous ces cas, chaque escalier répond à un adjectif ou à un adverbe, français ou latin, peu importe, destiné à exprimer toutes les nuances à partir de l'excellence jusqu'aux frontières de la nullité.

On sait que ce système n'est point parfait. Mais il est en fait tellement entré dans nos mœurs qu'on ne se soucie guère de ses déficiences. Elles sont pourtant si criantes qu'il vaut la peine de les signaler une fois de plus, dans l'espoir de les atténuer, sinon de discréditer et de faire rejeter le système auquel elles sont inhérentes. Pour qu'on ne puisse imaginer que ces déficiences ne se rencontrent pas chez nous, j'ai prié quelques membres du corps enseignant secondaire fribourgeois de se prêter à une petite expérience. A dessein, j'ai choisi ces pro-